In the end, Jowitt's book provides its readers with well-researched, nuanced arguments, which attend to both its primary texts and the recent critical discourses on early modern travel narrative as a genre. While the sharp division in the book between Elizabethan and Jacobean plays may occasionally make some of her arguments sound a little repetitive (it might have been interesting, instead, to highlight some of the more subtle similarities and differences between Elizabethan and Jacobean representations of masculine unruliness by bringing them together thematically), her clear and consistent focus on the intricacies of voyage drama will be of real benefit to those interested in the intersections of power, gender, colonialism, and the theatre in early modern England.

KELLY LAYCOCK, *University of Alberta*

George Hugo Tucker. *Homo viator: Itineraries of Exile, Displacement and Writing in Renaissance Europe*. Travaux d'Humanisme et Renaissance, n° 376. Genève, Droz, 2003. P. 395.

Le travail de George Hugo Tucker est l'aboutissement de nombreuses recherches antérieures, en particulier le livre savant qu'il a consacré aux *Antiquitez de Rome* de Du Bellay sous le titre *The Poet's Odyssey...* (Oxford, Clarendon Press, 1990) et son édition des *Regrets* (Paris, Gallimard, 2000 [« Folio », n° 84]) mais aussi bien d'autres publications dont on trouvera la liste, impressionnante, dans sa bibliographie qui figure à la fin du volume (p. 342). *L'homo viator* n'est pas seulement dans ce livre le voyageur-découvreur qui va explorer le monde et fait part au public de ses trouvailles ou de ses aventures. Le voyage est ici à comprendre dans tous les sens du terme : réel, symbolique et littéraire. Vaste programme, d'autant plus que le panorama culturel offert est, comme l'annonce le titre, d'une rare ampleur. On l'aura compris : ce qui intéresse G. H. Tucker dans ces textes n'est pas au premier chef, tant s'en faut, les parcours effectués. Il est vrai que jamais les travaux sur les voyages ne s'arrêtent seulement à cela : on le vérifie par exemple dans la belle thèse de Marie-Christine Gomez-Géraud sur les pèlerinages — voyages et spiritualité (*Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem [1458-1612]*, Paris, H. Champion, 1999 [« Les Géographies du monde », n° 2]). Les voyageurs qui retiennent l'attention de Tucker sont des voyageurs humanistes, voyageurs réels et non pas seulement voyageurs autour de leur chambre, souvent des exilés, parfois des curieux mus par le désir de découvrir le vaste monde, mais toujours et essentiellement des voyageurs qui écrivent, et qui ne se contentent pas de le faire pour « raconter » leur voyage : pour tous, le voyage, l'écriture du voyage, est l'occasion d'un approfondissement intérieur. Parmi les noms cités, beaucoup de Français : Marot, Rabelais, Du Bellay (Joachim, mais aussi Guillaume), Montaigne, Belon, beaucoup d'Italiens et parmi eux les plus illustres : Dante, Pétrarque, des humanistes, d'Alcyonius à Landi, des Portugais,

un Hongrois (Sambucus), et en arrière-plan les grands exilés de l'Antiquité, Ulysse, Ovide... Le monde de la Renaissance.

L'ouvrage se divise en trois parties. La première (qui constitue aussi l'introduction) s'intitule « Travel, writing, identity and the typology of exile », la seconde « *Homo viator* : versions of the Pilgrimage of life, versions of the *Tabula Cebetis* », et la troisième « *Homo viator* : *homo scribens* ». D'emblée, la complexité et l'ampleur de l'entreprise s'imposent. Le premier sous-titre (premier chapitre, si l'on veut), libellé « Travel and writing », souligne le sujet principal du livre : le voyage en tant qu'objet d'écriture. Dès les premières pages, Tucker cite quelques travaux récents exprimant la même préoccupation : de Frank Lestringant *Écrire le monde à la Renaissance* (Caen, Paradigmes, 1993), de Raymond C. La Charité *Writing in the Renaissance* (Lexington, KY, French Forum, 1992), de Paul J. Smith *Voyage et écriture : étude sur le Quart Livre de Rabelais (Études rabelaisiennes, 19 [1987])*, etc. Et c'est par le *Quart Livre* que Tucker commence, pour cerner le statut ambigu du voyage écrit. Il y adjoint l'Ulysse mauvais voyageur de l'*Enfer* de Dante, le Christophe Colomb découvreur de l'univers chez Ramusio — Colomb, l'homme qui « a brisé l'enfermement géographique du monde homérique » — ainsi que Du Bellay et Montaigne à Rome, et que Fabricius auteur d'un guide d'Italie. Outre l'ampleur du panorama ainsi proposé, ce qui saute aux yeux dès ces premières pages, c'est l'indifférence à la chronologie. Ce qui intéresse l'auteur, en effet, n'est pas une progression, une évolution, mais des réseaux de traditions, renouvelées certes par de nouvelles connaissances et par de nouvelles réflexions. On s'en doute : le voyage d'un humaniste à travers l'Europe, et ce qu'il en tire, se différencient sensiblement de ce que les anciens écrivaient de leurs navigations, même si l'homme de la Renaissance a lu ces anciens et s'en est nourri. En fait, ce qui se dégage surtout de ces pages d'introduction, c'est que, jusque dans les différences et les oppositions, les tensions et les ironies, elles mettent en valeur des continuités. Car de la variété des hommes, des périodes, des pays, des expériences et des sensibilités, surgissent incontestablement quelques constantes.

Tucker s'intéresse ensuite aux clercs errants de l'humanisme (« wandering scholars ») et en particulier au Hongrois Joannes Sambucus, puis aux exils de Marot et de Du Bellay, enfin à « l'archétype de la Renaissance » que fut Pétrarque, lequel se définissait lui-même comme un exilé et interprétait la notion d'exil, selon la tradition stoïcienne, comme un état mental et aussi comme la source d'une liberté nouvelle, notion capitale qu'on verra reprise et développée dans la dernière partie du livre. En somme, dès le début, Tucker souligne la variété des rapports entre le voyage et l'écriture : celle-ci enregistre des observations, reprend des *topoi*, mais creuse aussi ce qui unit le texte aux expériences rapportées — et ce qui l'en différencie —, car dans le récit viatique le voyage réel ne se distingue pas clairement du voyage fictif. Bien plus que son histoire véridique, en effet, compte pour l'humaniste voyageur la représentation et la signification que le récit donne de l'*homo viator*.

La deuxième partie (« *Homo viator* : versions of the Pilgrimage of life, versions of the *Tabula Cebetis* ») considère le voyage dans une perspective

allégorique et commence par une étude de « l'Odyssée de l'âme humaine » qui mène de l'exégèse allégorique au symbole visuel (à l'*ekphrasis*). L'auteur dégage les perspectives pythagoricienne, néo-platonicienne et chrétienne qui, symbolisées par le personnage d'Ulysse ou par celui d'Hercule à la croisée des chemins, décrivent l'*homo viator* cherchant à transcender sa condition physique et terrestre pour retrouver sa vraie patrie perdue : ce sont les allégories du voyage de la vie associant textes et symboles visuels, les interprétations sur l'Ulysse de Dante par Landino, les lectures de l'*Odyssée* par Dorat (déjà étudiées par Nollhac), l'*Hypnerotomachia* de Colonna. Dans ce contexte, Tucker place son examen de la *Peregrinatio humana* de Guillaume du Bellay, puis les interprétations de la *Tabula Cebetis*, texte grec qui, traduit en latin à la fin du XV^e siècle, connu à travers le XVI^e siècle un large succès dont les multiples traductions en langues vulgaires portent témoignage (en français, c'est Corrozet qui illustre et traduit le *Tableau de Cebes*).

La troisième partie s'intitule explicitement « *Homo viator, homo scribens* ». Il y est question, longuement, du curieux personnage de Petrus Alcyonius dont Paul Jove composa un éloge plus qu'ambigu et dont la réputation auprès de ses contemporains ne laissait pas d'être sulfureuse. Tucker le définit comme « a controversial Venetian Hellenist and Ciceronian Latinist », connu surtout pour son dialogue *De exilio* qu'on le soupçonnait d'avoir copié sur un manuscrit de Cicéron qu'il aurait ensuite détruit. Dans ce texte de coloration stoïcienne, le ton détaché du dialogue, minimisant le malheur d'être exilé, exprime en fait, selon Tucker, « an ambitious *patriae desiderium* » — la patrie en l'occurrence ne se confondant pas avec le pays d'origine mais étant Rome.

Après Alcyonius, Tucker passe à la diaspora portugaise sous le titre « Strategies of writing, strategies of identity » et il s'intéresse aux deux marranes portugais Diogo Pires et Amatus Lusitanus, dont les écrits sur le voyage traitent des tensions opposant en Europe méridionale les Juifs aux Chrétiens. Il ne néglige évidemment pas le poète Du Bellay qu'il connaît si bien et qui donne un exemple hautement littéraire, « fictionalisé », de son exil romain. Tucker note que le séjour de Du Bellay à Rome est justement contemporain de celui des deux marranes : comme eux, le Français a lu Ovide, les élégiaques et aussi Alcyonius, et toutes ces lectures se complètent de l'expérience d'un véritable exil.

Dans les dernières pages, sous le titre « Writing in the Margins », c'est d'Ortensio Landi et de Pierre Belon que s'occupe Tucker : Landi et son éloge paradoxal de l'exil ainsi que sa parodie cicéronienne sur les malheurs et les postures de l'exilé (on trouvait déjà semblable moquerie chez Alcyonius), et Pierre Belon, humaniste, ami des poètes de la Pléiade, naturaliste et déjà scientifique, dont « les allées et venues cosmographiques » (« the cosmographical goings and comings ») donnent lieu à des textes où la découverte du monde et de la nature s'inscrivent dans une perspective certes particulière, mais qui n'ignore pas les références humanistes.

Ce rapide résumé ne rend pas un juste compte de la richesse d'un livre dont l'érudition impressionnante propose une lecture approfondie de textes souvent mal

connus, et enrichit et renouvelle bien des pages plus familières. Le « voyageur » de George Hugo Tucker apparaît comme un abrégé du savoir de son temps. C'est par les textes, par l'écriture, que le voyage prend son sens. Le voyage moderne, commencé avec Pétrarque, riche de l'expérience vécue et de la réflexion transmise par la tradition, devient chez les humanistes un apprentissage de la liberté dans une confrontation incessante entre la vision mouvante du monde extérieur et celle, non moins fuyante, du moi. Dernier mot de ce beau livre : « Dans l'Europe de la Renaissance, l'*homo viator*, comme l'*homo exsulans* est de façon suprême, solitaire, totalement libre, *homo scriptor sui* : auteur de lui-même ».

Le volume s'achève sur une importante bibliographie générale d'une quarantaine de pages suivie d'un index des noms et des notions (45 pages) et d'une table détaillée des matières. On a donc avec ce livre savant non seulement une réflexion sur une donnée humaniste capitale (la découverte du monde, la découverte de soi, l'écriture de soi) mais un instrument de travail aussi précieux que commode à consulter.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

Diana Brydon and Irena R. Makaryk, eds. *Shakespeare in Canada: "a world elsewhere"?* Toronto: University of Toronto Press, 2002. Pp. xii, 490.

This is an ambitious, interesting, and compelling collection. As broad as the country (though inevitably weighted towards Central Canada), there is something for everyone here, whether your interest is in small theater company productions, university actors, Francophone adaptations, the history of the Shakespeare Society of Toronto, the Canadian background to the authorship "question" — or Shakespeare at Stratford, on CBC Radio, in Newfoundland, or through Northrop Frye. If not infinite riches, this is at least a great reckoning, and it testifies to the diversity of "Canadian Shakespeare." These topics are divided up among four large sections — "Institutionalizing Shakespeare," "Shakespeare on Stage," "Critical Debates and Traditions," and "Reimagining Shakespeare" — which in turn testify to the difficulty of making this diversity fit into the little room of an academic volume.

There is not space in this review to talk about all the essays that comprise this book (many of which are excellent), but some seem especially worthy of notice. Marta Straznicky's investigation of the CBC's mid-century radio adaptations of Shakespeare is a valuable and insightful account of a generally overlooked cultural phenomenon. This analysis is well framed by historical and social concerns; as she points out, what makes the radio productions special is that they reached an audience "not easily stratified by class, education, or region" (p. 92). Leannore Lieblein's essay asks "Whose Shakespeare can be taken to be Québécois?" (p. 174). Her answer charts a theatrical movement from a universalized Shakespeare positioned as proof of cultural maturity to a nationalist Shakespeare "made to speak with a Québécois voice" (p. 175), to the contestation and revision of that model in